

Le temps des petites sœurs

Kalythéa

22/10/84

Lundi 22 octobre 1984

Rhodes, 18 heures. Suivant le conseil de Fred qu'il vaut mieux ne rien écrire plutôt que de remplir des tartines de Marie sans intérêts, je ne ressors mon carnet qu'aujourd'hui, après une semaine idyllique de douceur et d'amour... Une semaine, déjà, que nous sommes arrivés sur cette île, après une journée de galères aéroportuaires. Une semaine durant laquelle nous nous sommes baignés de soleil en ne pensant qu'à nous, qu'à ce Nous retrouvé... J'aime Marie, c'est certain. Je déconne complètement dans ma relation avec elle, c'est certain. Il faut à tout prix que cessent mes papillonnages imbéciles, c'est certain. Voilà une bonne chose d'écrite.

Ce matin, j'ai accompagné Marie à son avion et me voilà seul, d'un seul coup, entouré d'une foule que j'avais à peine remarquée jusqu'alors, troupeaux d'américains obèses, d'italiens bruyants, d'allemands conquérants, parsemés, ici et là, de quelques français alcooliques...

L'écriture m'a manqué, quand même, un peu, ces jours-ci... Ça devrait revenir assez vite. Je suis encore bien trop inapte à rester seul pour supporter une plus longue abstinence dans mes rapport avec ce carnet, aussi stériles soient-ils...

Je me surprends à enfouir mon visage dans le maillot de bain que Marie a oublié... Exactement comme quand j'étais follement amoureux d'elle, au

tout début de notre histoire, il y a trois ans... Ou de Célia, l'année dernière...

Il est à peine 21 heures et je vais aller me coucher bien que je ne sois aucunement fatigué, mais rien ni personne ne m'incite à continuer de voir, entendre ou faire, dans cette vide réalité...

Ma tête est pleine de Marie... Que mes yeux soient ouverts ou fermés, elle est là, elle me tend la main, me sourit de son regard d'enfant...

Je lui ai affirmé que je ne voyais aucune raison à lui refuser la lecture de ce journal... Comme une façon de lui prouver mon amour... en lui fournissant les armes nécessaires à une rupture... Heureusement, cette affirmation semble pour l'instant lui suffire.

Mardi 23 octobre 84

Journée habituelle (ce n'est pas à 38 ans de la retraite que je vais commencer à changer mes habitudes...); je garde le rythme d'avec Marie... Mon creux de rocher dans la crique de Kalythéa...

Soleil, mer, et puis rien.

Ce matin, au réveil, j'ai cru que j'allais encore pleurer mais, n'ayant trouvé aucun motif suffisant – et Dieu sait si j'ai cherché –, je me suis contenté de me lever bêtement...

Mes deux jeunes voisines américaines de la pension m'ont proposé de les accompagner à un spectacle de danses locales... C'est payant, j'hésite, machin pour touristes, avec des filles dont je n'ai que faire, en plus...

Ecrire, écrire... Je m'étais dit que, puisque j'allais être seul durant des semaines... Mais qu'écrire ? Il ne se passe rien. Et je ne fais strictement rien pour qu'advienne quoique ce soit... Il n'y a qu'Iseult qui soit capable de remplir ses lettres de vide, de rien... Qu'est-ce que tu veux que je raconte ? Mes impressions touristiques ?... La seule chose concrète que je pourrais raconter est cette assiette de macaroni que je viens de me faire, n'ayant pas trop les moyens de manger ailleurs... Non; pour écrire il me faut de l'événement, du palpable, du drame et de la tension. Là je suis seul... Ni tension, ni drame... Et en plus il fait un temps superbe...

J'appelle Marie qui m'apprend qu'elle avait Aldo Maccione, comme voisin de siège, dans l'avion pour Athènes. Il y en a qui ont un de ces bols!...

Je constate, une fois de plus, à la lecture de *L'ennui* de Moravia, que Iseult ne peut s'empêcher de calquer les attitudes de ses héroïnes préférées... Cela va des phrases bénignes ou amusantes répétées mot pour mot – à croire qu'elle les apprend par cœur –, à d'autres, beaucoup plus dures, employées dans ses ruptures, par exemple... Mais ces deux formes sont, pour elle, similaires, et le fond importe peu. Elle revit les pages aimées, sans voir plus loin...

J'ai parfois le sentiment que même ses silences sont empruntés...

Mercredi 24 octobre 84

Sur mon rocher, sous le soleil, je m'occupe à une jolie petite **polésie** à la niaiserie éculée – me viendrait jamais à l'idée de destiner un truc pareil à Iseult ou Marie, mais bon, là c'est pour Betty, alors... Et puis le soleil, le rocher, tout ça... pas pire que ce que pourrait pondre un lézard... Voici la chose :

La blondeur du sable de cette île perdue (ça donne le ton... Le reste est à l'avenant... Bon. Allez. On reprend :)

La blondeur du sable de cette île perdue

Enflammée de soleil, me rappelle tes cheveux (j'avais prévenu)

Et je pense à la première fois où j'ai vu (qui c'est qu'a dit "Ton cul"!?)

Ton visage de charme auréolé de feu (Whouaaa!)

Je ne peux m'empêcher de penser à ta voix

Si sûre et ingénue, si proche et si lointaine

Seul contact que depuis longtemps j'ai de toi (ça devient n'importe quoi, au niveau pieds...)

Quand tu me parles doux, me fais part de tes peines

J'aimerais volontiers revoir celle à qui (j'avais d'abord pensé à "Syracuse"...)

Appartient cette voix car j'ai presque oublié

Ces beaux yeux qui m'avaient troublé à Deligny (déjà qu'on était pas partis de bien haut...)

J'aimerais volontiers lui dire ce que je tais

De peur qu'elle s'effraie, de peur qu'elle s'envole

J'aimerais volontiers, j'aimerais volontiers...

Mais c'est toi qui décides chère petite Betty-Doll (finalement, je vais peut-être ne lui envoyer que les quatre derniers vers...)

Jeudi 25 octobre 84

Ai terminé *L'ennui* et, quoiqu'en puisse dire Iseult, je continue à penser que Cécilia, l'héroïne, est la reine des salopes.

Journée sensiblement identique à celle d'hier... Fred arrive demain.

Relent, renvoi, remontée d'un souvenir, d'une sorte de cérémonie érotique que je célébrais chaque soir ou presque lorsque j'avais 13, 14 ans, par là... J'avais punaisé sur un des mur de ma chambre une photo signée David Hamilton, une jeune fille au corps fluide, élancé, quasi nue, marchant les pieds dans l'eau sur une plage déserte... Je me souviens qu'au moment où j'avais décidé de récupérer cette reproduction, publicité pour je ne sais quel parfum au dos d'un magazine, j'avais aussi pris la décision de supprimer tout ce qui jusque là avait encombré mes murs pour n'y mettre qu'elle, comme une unique déesse qui devint dès lors un véritable objet de culte, pour qui j'aurais donné ma vie... Le rituel était immuable : je plaçais l'album *Numbers* de Cat Stevens sur mon électrophone, le tout dernier morceau de la face B, *Monad's Anthem*, composé essentiellement de cœurs célestes d'enfants, et je m'agenouillais devant cette image jusqu'à ce que montent les larmes, jusqu'à ce que la beauté m'emporte... Je dis "cérémonie érotique" car cette jeune fille représentait – et représente encore – tout ce que j'espérais de l'autre sexe... Au point qu'il ne me serait jamais venu à l'idée de me masturber devant elle, de la salir de mes pensées salaces... Ça m'est revenu, là; je ne sais pas trop d'où... de toujours, probablement... N'est-ce pas elle que je cherche depuis ? N'est-elle pas mon seul critère ? N'est-ce pas l'unique raison qui me retient encore à Marie, à son corps de rêve ?...

A la terrasse de la taverne où, chaque jour en fin d'après midi, je viens déguster mon baklava... Il y a près de moi, à la table à côté, une femme que je trouve belle. C'est suffisamment rare pour que je le mentionne... Une femme, la trentaine bien tassée, et que je trouve belle... Elle est accompagnée d'une petite fille, sa petite fille... Je regarde cette femme, cette mère qui me sourit, et me dis "pourquoi pas ?"... Et puis je la regarde mieux, m'attachant à son corps encore emprunt d'adolescence... Je regarde son corps... Je regarde sa fille... Et d'un coup la montée de dégoût insurmontable pour ce ventre qui a enfanté... Un instant j'avais cru oublier qu'il s'agissait d'une femme...

De retour dans ma chambre, je cherche durant près d'une heure à qui les yeux de cette femme m'ont fait penser... en vain. Les seules personnes me

venant à l'esprit étant Marie – dont je connais trop bien le visage pour pouvoir le comparer à qui que ce soit – et Iseult, ou du moins la photo que j'ai d'elle lorsqu'elle avait 12 ans...

Ça commence à devenir gênant...: à force de me regarder dans la glace, j'en deviens presque amoureux... C'est fou ce que je peux m'exciter tout bronzé comme ça!

Les seules solutions me venant à l'esprit, dans l'hypothèse où Marie en viendrait à vouloir me quitter, sont le suicide ou le meurtre... Jamais, tout comme je ne peux être sans elle, je ne supporterais qu'elle soit sans moi.

Entre le moment où je décide de faire une chose, allumer une cigarette par exemple, et le moment où je la fais... Un laps de temps suspendu, de plus en plus conséquent, et qui ne correspond à rien... Si mon corps continue d'agir selon mes désirs, il le fait de moins en moins à l'instant du désir, comme s'il attendait l'ordre d'une autre volonté que la mienne, dont l'autorité commencerait à être sérieusement remise en doute... Exemple : je suis couché et je me dis tiens, je fumerais bien une cigarette... L'idée me sourit tout d'abord, puis je me rends compte que je suis fatigué, que le paquet se trouve à l'autre bout de la pièce, que je viens de me laver les dents, etc. Et d'un coup mon corps se lève et se dirige vers le paquet, va prendre les cigarettes, alors même que mon esprit, ma conscience avait décidé d'abandonner... Quelle aventure!

Vendredi 26/10/84

Fred est là, endormi près de moi... Il est arrivé encore tout emprunt de là-bas, d'où il vient, de ce monde que je n'ai quitté il n'y que deux semaines et qui me semble pourtant désormais si lointain... Il m'a rappelé, en mentionnant tous les problèmes qu'il fuyait, tous ceux qui m'attendaient... Son arrivée me fait sentir combien ici la vie est douce et sereine, combien la mer et le soleil m'ont fait du bien à l'âme... J'appréhende le retour et tout ce qu'il sous-entend, bien que Marie se proclame "follement amoureuse" de moi...

Et enfin la mort comme apothéose à l'absurdité de notre existence, la mort comme partie intégrante de la vie, son aboutissement logique dans l'ancestral non-sens... Refuser de vivre, c'est refuser tout ce qui fait la vie, à savoir et avant tout : la mort qui en est le but et la finalité, son couronnement...

Samedi 27/10/84

Comment peut-on être assez sûr de soi, comment peut-on s'assumer au point de prendre la responsabilité de faire un enfant, sachant notre inutilité, son inutilité, sa finalité ?! Comment peut-on volontairement donner naissance à un condamné ?! Comment peut-on, sachant le rien d'où toute existence vient, où toute existence va, enfanter ?!

23 heures... Mer et soleil toute la journée... Et puis le soir aussi, nageant dans une mer chaude et noire, nageant dans la nuit tiède, au milieu des étoiles, de leurs reflets sur l'eau, indissociables du ciel, nageant dans le cosmos... Vertige total où toutes notions d'espace – le haut, le bas – ou de matière – l'eau, l'air – s'effacent dans le néant... Les membres assaillis par le vide, les yeux se bornant à la nuit...

Je me rends compte, observant une étoile filante et me trouvant dans l'incapacité de formuler quelque vœu que ce soit, que je ne désire rien de ce que je n'ai déjà.

Impossible de me remémorer les traits de Betty; la seule chose dont je me souviens étant son appareil dentaire...

Dimanche 28/10/84

Il est à peine 19 heures et Fred dort déjà... Mauvaise journée... A cause de lui, déjà, bien sûr, l'autre, toujours coupable, mais aussi d'une lassitude générale. Nous nous levons tard, très tard, trop tard, et n'avons qu'une vingtaine de francs par jour pour nous nourrir... et puis une nature commune et quelque peu dictatoriale qui, si elle ne nous pousse encore au conflit, entretient une gêne qui devient exténuante... Je n'ai, moi, aucune envie de dormir mais force est de constater que je n'ai guère d'autre choix...

Impossible de faire part à Fred de ce que je ressens, de lui faire partager cette atroce appréhension de l'avenir qui m'attend, d'un déroulement connu d'avance, d'un avenir qui m'opprime de son inévitabilité

« Heureux tous ceux qui, nés avant la science, avaient le privilège de mourir de leur première maladie! » Cioran, *Ecartèlement*.

Mercredi 31 octobre 1984

Rhodes, toujours... Il fait moche aujourd'hui. J'ai attendu près d'une demi-heure le bus qui devait m'amener à Kalythéa beach, observant des jeunes filles quittant leur cours de gymnastique, observant les nuages qui s'accumulaient au dessus de ma tête...

Il est peut-être midi, maintenant...

Ces deux derniers soirs nous avons bu beaucoup; Fred oblige ... Nous nous sommes baignés aussi... Hier, un car entier de jeunes danseuses anglaises s'est déversé sur Kalythéa, me laissant interdit, pantois, tête nue, et la nuque baignant dans le frais cresson bleu... Elles étaient toutes belles, toutes aux corps parfaits... Et ma douleur fût intolérable...

Je ne crois pas revivre éternellement d'identiques événements sous prétexte que tout me rappelle tout. Non, je ne ressens ces événements – du moins ceux dont je suis acteur – qu'une seule et unique fois. Mais pas la bonne. L'impression de ressassement vient du fait que je ne les saisis pas sur le moment, que je ne les vis qu'après, lorsque l'élément d'un futur proche me les révèle, qu'un détail me les rappelle, leur donnant tout l'éclat de la nostalgie... Ce qui n'est plus du tout le cas si l'événement a été vécu par l'autre – je pense en particulier à l'histoire qu'a eut Marie avec cet inconnu racolé de son balcon... – car, dans ce cas, c'est l'imagination qui fait lieu de mémoire et, par le fait de ma naturelle attirance à la douleur, n'a de cesse de créer les détails qui sont autant de flèches à mon amour propre... Salope!

Je ne sais pas d'où me vient ce besoin de mentir et, qui plus est, pour des vétilles, dans pratiquement toutes les lettres que j'écris...

15 heures. Il pleut et Fred, encore au lit, me demande pour la cinquième fois de lui faire un café...

– Pourquoi ?

– Par gentillesse...

Que signifie la gentillesse et, surtout, pourquoi en faire état ? Je n'ai pas très envie d'y réfléchir. Allons lui faire ce café.

Chaque jour, à la même heure, à la terrasse de la taverne aux baklavas, l'immanquable conversation sur la laideur humaine... On est là pour voir le défilé, et l'engueuler...

Hier, à Kalythéa, la drague d'un vieil homo m'a rappelé le Rodin d'*Ivre du vin perdu* : le haschich pour les biquets (c'est à dire Fred et moi) et l'étalage du fric pour appâter les biquets... Grotesque.

Le type anglais est, je crois, celui qui se rapproche le plus de mon idéal féminin. Le corps mince et élancé, donnant l'impression d'avoir grandi trop vite, le nez en trompette, les taches de rousseur...

Le café grec, que j'appréciais tant à mon arrivée, m'amène, aujourd'hui, rien qu'à l'odeur, au bord de la nausée...

Ils envoient de grands bonjours à ceux qui, comme eux, portent le badge de la même agence de voyage... Ce besoin de clan, de race, de sous-race, de revendiquer bien haut le drapeau de leur troupeau... C'est fou ce que le touriste à de points communs avec le supporter!

Jeudi 1 novembre 1984

Nuit (milieu de la). Je me regarde dans le miroir et m'indigne intérieurement : toute cette bonne marchandise qui se perd!... Puis, à haute voix, presque hurlé : *Salope!*...

C'est l'allemande... Pas bon pour ce que j'ai, les allemandes... Superbe danseuse branchée dans un bar (que serais-je sans Fred ?). Elle n'a d'yeux que pour moi. Et puis en boîte, ensuite, où nous conversons trois longues heures... Et, alors qu'enfin, à peine, j'ose lui effleurer la joue, elle demande à ses amies de partir... salope!

14 heures. Essayons de revoir tout ça maintenant que les vapeurs d'alcool se sont quelque peu dissipées... Elles sont trois. Une brune, laide, la trentaine, une blonde et belle mais bien femme quand même, et une adorable nymphette – la salope sus-mentionnée. Un bar et un serveur complice qui va jusqu'à leur offrir une tournée afin de nous laisser le temps de ferrer – geste que j'exécute, ma foi, l'alcool aidant, mais à mon grand étonnement quand même, avec un certain brio en leur posant toute une série de questions plus pertinentes les unes que les autres, qui vont du « Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? » au « Vous venez souvent ici ? », évitant de justesse le « Ne vous ai-je pas déjà vu

quelque part ? ». Mais bon, l'exploit est d'autant plus remarquable que Fred ne m'aide en rien. Trop saoul, déjà, ou je ne sais pas... Et puis s'adresser en anglais de cuisine à des allemandes dans un bar grec, avec deux Bloody-Mary dans le nez... C'est là qu'elles proposent, ou que je propose, ou que le barman propose qu'on aille continuer en boîte. Boîte, donc. Le *John Player Spécial Club* où, grand seigneur, je vide toutes mes poches pour payer les consommations. Me trouvant encore un peu juste, elles doivent ajouter elles-mêmes les quelques drachmes manquant. Leurs remerciements sont si chaleureux que j'ai la nette impression qu'elles se foutent de ma gueule. Pour accentuer le malaise, un videur vient m'éjecter de la piste de danse et me fait comprendre, avec toute la délicatesse de sa race de videur, qu'ici c'est la cravate et non le tee shirt qui est de mise. Bon. J'espérais un plan Marie (parade de séduction, hypnose de la proie et baiser final sans jamais décrocher un mot) mais la salope préfère aller s'asseoir, prétextant la mauvaise qualité musicale... Pas si salope que ça, d'ailleurs, si on considère mon état avancé et les provocations que cela n'aurait manqué d'entraîner... Assis, nous devisons philosophie... En anglais... Vu mes limites, cela consiste principalement à répéter sous toutes les formes possibles un seul et même concept... mais je ne sais plus du tout lequel... Bref, après deux heures de ce jeu laborieux, constatant qu'elle n'a absolument rien saisi de ce que je voulais lui raconter, je coupe les machines, exténué... Je m'aperçois que Fred, assis un peu plus loin, a aussi plus ou moins laissé tomber sa partie, et avec la blonde qui se protège d'un lourd bouclier de photos de famille, et avec la brune qui, malgré tous les whisky qu'il s'est enfilé, continue de le rebuter... Je reviens à ma voisine; elle est, effectivement, très jolie. Après avoir vérifié que personne ne puisse me voir, je me lance et décide de lui frôler délicatement la joue droite de ma main gauche... Elle me regarde et me sourit... Je pousse un peu, remonte jusqu'aux cheveux... Elle me regarde encore, me sourit encore et, gracieusement se dégage avant de demander à ses copines de partir. De partir... Un moment je reste interdit puis, surmontant ma rage et mon désespoir, je lui propose mon numéro de téléphone en vue de son prochain séjour parisien. Elles s'en vont. Nous aussi, par la force des choses – les videurs, en l'occurrence; les hommes seuls n'étant pas admis... Nous n'avons plus un rond. Je n'ose imaginer la taille de mon découvert... Pour couronner le tout, nous devons tenter de nous endormir au rythme soutenu des grincements de lit, cris et râles amoureux d'un couple voisin...

Il pleut toujours et je commence à sérieusement m'emmerder...

Soir. Nos bruyants voisins nous invitent à dîner. Fred les remercie d'un sirtaki aussi endiablé qu'imbibé, seul au milieu du restaurant...

Vendredi 2 novembre 1984.

Pluie... Quelle sensation peut avoir un aveugle au réveil ?

Après demain, je serai à Paris... La première et principale image qui me vient à l'esprit, ce n'est ni la ville, ni la Seine, ni le froid, ni Marie, ni Iseult ou Betty, ni mes problèmes d'argent, non, ce n'est que moi, moi errant, tournant en rond dans mon appartement...

Toute cette masse de chair à branler... Ouvrir les yeux devient une épreuve de force.

Peut-être 18 heures et déjà quatre Bloody-Mary d'ingurgités : la soirée à commencé tôt... Léger spleen... Trois jours, maintenant, que la pluie s'est installée... L'hiver d'ici est arrivé. Il est temps de s'en aller. L'alcool accentue mon besoin d'une présence féminine... J'aimerais être à cet instant d'après le premier baiser, sur une des banquettes tachées de ce bar sombre, une jeune fille dans les bras, à caresser, à embrasser, à peloter... Too drunk, too early...

Samedi 3/11/84

Un instant

Je regarde ta fève

Puis lentement achève

De la détériorer...

Dimanche 4 novembre 1984

3h. Dans quelques heures un avion m'emmènera au début de l'hiver, de mon hiver...

13h. Dans un fast-food athénien, échanges de regards avec une très jeune blonde qui se retourne une dernière fois avant d'entrer dans le hall d'un grand hôtel. Aéroport, deux heures plus tard : elle est assise à quelques mètres de moi, notant, comme je suis en train de le faire,

cette stérile coïncidence dans son journal intime... Elle n'est plus seule, ses parents l'accompagnent... A beaucoup perdu de sa crânerie provocante... dommage... Au reste, dès qu'un désir pointe son nez, aussi peu perceptible soit-il, à la moindre envie d'envisager un contact quelconque, une bouffée de glace, les membres qui se figent un à un... En face de moi, une autre scribouilleuse. Je n'ose relever la tête de crainte de voir cette salle d'attente remplie de diaristes obsédés du moi... Comme si leur moi à eux pouvait avoir un quelconque intérêt...

Cela fait une bonne demi-heure que je fredonne une musique de Mike Oldfield dont le titre – je m'en aperçois maintenant – est on ne peut plus de circonstance puisqu'elle s'intitule *Back to France*..

Rien de plus agaçant que de ne pouvoir déchiffrer le titre d'un livre qu'une inconnue dévore en m'ignorant...

Pour occuper mon attente, j'essaie d'imaginer une situation où Marie et Iseult auraient toutes deux la bonne idée de venir m'attendre à mon arrivée... Triste gag et angoissante occupation...

L'horreur qui m'entoure... Des singes! Que dis-je, bien pire que des singes : des hommes!

Lundi 5 novembre 1984

Paris, chez Marie. Il fait froid et moche et triste dehors, et j'ai froid dans chez elle, et j'ai froid dans mes habits moches. Je voudrais me changer. Le temps est poisseux. Marie est partie sans laisser un mot. Réalité vide du réveil. Il fait trop froid dehors...

Mardi 6/11/84

5000 balles de découvert!...

C'est marie qui est venue me chercher. Elle avait mis des bas et ne portait pas de soutien-gorge; charmante attention... Douces soirées de retrouvailles...

Je dois me faire violence pour composer le numéro d'Iseult qui, il faut bien se rendre à l'évidence, ne me motive plus des masses... J'apprends

par sa mère qu'elle a choisi le 5, jour de mon retour, pour revenir d'Autrans et de son mec. J'espère que cette coïncidence n'en est pas une...

Reagan devrait être réélu dans la journée...

Que de morts durant ces vacances! Truffaut, Indira Gandhi et, surtout, Pascale Ogier que j'avais tant aimé dans *Les nuits de la pleine lune*...

Mercredi 7/11/84

Aussi étrange que cela puisse me paraître, je n'ai, depuis maintenant trois jours que je suis rentré, aucune envie de joindre Betty ou Iseult... Je ne sais pas, dès que je m'approche du combiné je sens poindre la galère... Question de saison, j'espère, car que deviendrait ce journal sans mes galères sentimentales ? Mais bon, hormis Marie, je n'ai envie de personne...

Trois jours que je vais, comme prévu, d'une pièce à l'autre, de la machine à écrire au piano...

Si moi je ne tente effectivement pas de contacter Betty ou Iseult, force m'est de constater que de leur côté elles ne tentent pas grand chose non plus. Et ça, c'est déjà beaucoup plus ennuyeux...

R.J. m'apprend qu'il a terminé son roman. Nous devrions nous voir la semaine prochaine.

Jeudi 8 novembre 1984

Rien. Absolument rien. Je ne suis sorti de chez moi que pour acheter du pain. Thierry, le saxophoniste, est venu faire un peu de musique et j'ai mal à la tête d'avoir pianoté tout l'après midi... Iseult m'a appelé trois fois : avant son footing, après son footing, et ce soir, avant la télé... Elle va bien, merci. Dois la voir demain. Cela ne me réjouit pas plus que ça. Cela ne me dérange pas non plus. Je crois que je m'en fous complètement...

Vendredi 9/11/84

Iseult toute la journée... Ennui, ennui, sentiment aigu d'une énorme perte de temps... Nous parlons peu et ne faisons qu'une fois l'amour – raté, de toute façon... comme d'habitude, aurais-je envie de dire... Je ne me sens décidément pas du tout en de bonnes dispositions envers l'extérieur en ce moment... Envers l'extérieur et tout ce qui en vient... La journée m'a semblé extrêmement longue... J'imagine fort bien rester quelques mois sans voir Iseult, sans manque, et de ne la rappeler que pour faire l'amour...

Samedi 10 novembre 1984

J'écris peu. Et mal. Soleil, froid mais soleil quand-même...

Je me sens épié, observé, surveillé, par les petites de la cité. Hier encore, elles ont dévisagé Iseult au point qu'elle s'est sentie honteuse... J'ai toujours peur que, croisant Marie, elles s'amuse à quelques remarques désobligeantes sur mes frasques...

Dimanche 11/11/84

Ces dernières 24 heures passées avec Marie, toutes plus agréables les unes que les autres... Ça va. Tout va relativement bien... Je ne vois donc vraiment pas comment, dans de telles conditions, je pourrais écrire quoique ce soit...

Envie d'érotisme, uniquement d'érotisme; pas de baise...

Lundi 12/11/84

Agréable journée à ne rien foutre, à lire sur mon balcon, à pianoter, etc. Aucun désir à voir qui que ce soit ayant don de parole... Chaque mot que j'entends me saoule... Chaque phrase, chaque propos concernant autre chose que de plaisantes futilités impersonnelles, m'ennuie... Je compte bien boire jusqu'à la lie cet inaccoutumé besoin de solitude...

Mardi 13/11/84

Igor, cet après midi, qui me reproche une fois de plus d'imposer le déballage de ma vie à qui veut ou non l'entendre, sans lui laisser la

possibilité de fuite ou de refus... C'est possible... Mais je ne crois pas que ce soit mon problème...

Je dîne avec Fred qui, tout comme moi, n'a rien à raconter si ce n'est qu'une amie de sa sœur sent un peu fort des aisselles...

Mercredi 14 novembre 1984

Je ne vais pas m'attarder là-dessus, mais je trouve tout bonnement scandaleux que l'on condamne un type à huit ans de taule sous prétexte qu'il a tué sept de ses nouveaux nés...

Jeudi 15/11/84

Ça y est. Elle y a mis le temps mais s'est enfin décidé à m'appeler. Cette chère et adorable petite Betty m'affirme avoir été touchée par ma polésie : « C'est bizarre; j'étais justement en train de penser à toi quand je l'ai reçu... ». De nouvelles galères s'annoncent vu que sa mère ne la laisse pas sortir le mercredi et que j'ai promis à Marie de lui consacrer mes week-ends

Je suis assis dans les escaliers qui mènent au nouvel appartement de Garance. Sur la porte, un mot : "Reste calme. Je reviens tout de suite". Ça fait déjà 20 minutes que j'attends... Il est clair que nous avons une conception toute différente de la durée d'un l'instant...

Marie, chez moi, hier soir. J'avais dans l'idée de la faire chanter, de l'enregistrer, mais malgré les encourageantes doses d'alcool dont je l'ai abreuvée, on ne peut pas dire que les résultats soient à la hauteur de mes espérances. Mais bon, je ne suis pas avec elle pour ses qualités vocales, et l'alcool l'a encouragée pour bien d'autres choses autrement plus agréables...

Je crois que Iseult à essayé de me joindre, l'autre jour, à l'Agence... Je ne l'ai pas rappelée; elle non plus.

Jeudi 22 novembre 1984

2 heures. J'avais oublié mon sac chez Garance, avec mon carnet à l'intérieur... Conséquences : un trou d'une semaine. De toute façon, ce

n'est pas avec la vie qui me mène actuellement que j'aurais eu de quoi le remplir...

Midi. Il fait froid. Il pleut. Comme chaque année à la même époque, les souvenirs de pension qui remontent... La route entre le dortoir et le réfectoire, un bon kilomètre à espérer qu'il y aura du porridge... Etrange cette nostalgie, cette sorte de regret alors que je ne m'y plaisais pas plus qu'ailleurs... Même atroce, le passé garde toujours un avantage sur le présent, car il a cette immense vertu d'être passé, justement... Le futur, j'en parle même pas!...

Vendredi 23/11/84

Répétition avec Thierry, crispant... Ce type qui n'a aucun sens du rythme, aucune oreille, et qui se veut musicien parce que ça fait bien (sic)... Donnez-moi le courage de l'envoyer chier!

Plus aucune nouvelle de Iseult. Elle m'a appelé la semaine dernière et nous sommes convenus du fait que ce n'était plus ce que c'était ma bonne dame...

Mon rendez-vous avec Betty a été ajourné, sa mère ne voulant plus la laisser sortir...

Hormis une petite scène quand elle a appris (par moi - je m'ennuyais un peu...) que j'avais eu une aventure avec Garance, je file le parfait amour avec Marie.

Dimanche 25/11/84

Pffffffffffff!!!.....

Mardi 27 novembre 1984

Marie me réveille en disant : « J'ai lu ton carnet ». Bon. Je ne m'inquiète pas trop... Je me réveille... Après son départ, je le feuillette : sur des feuilles volantes, avant la première page, un poème amoureux destiné à Iseult et datant d'il y a à peine un mois...

Marie ne paraissait pas en colère, juste glaciale... ou pire : blasée, écœurée... J'ai peur... Et je ne peux m'empêcher d'apprécier qu'enfin quelque chose advienne... mais putain, j'ai peur.

15h30, place du Luxembourg, chez Pons, j'attend R.J....

L'acte de Marie mine ma journée. Incapable de suivre la conversation de Roland... Obsédé par la peur, obsédé par son geste, par les inévitables conséquences de son indiscretion... Pour me changer les idées, Roland me propose un dîner en compagnie de Linda et d'une amie à elle d'une vingtaine d'années...

Ce besoin de souffrir m'est incompréhensible... Pourquoi, alors que tout va bien, que nous filons le parfait amour, que nous sommes tous deux heureux de l'autre, pourquoi, volontairement, consciemment, tout casser, briser, ou, dans le meilleur des cas, détériorer sérieusement notre relation ? Pourquoi, froidement, réveiller sa haine ? Pourquoi ce besoin malsain du mal, de la faille ? Quelles raisons peut-elle s'invoquer ? La vérité ? La franchise ? Au prix d'une rupture ? D'une séparation irréversible ? Car ne nous leurrions pas : si c'est elle qui décide de rompre, rien n'y fera... Contrairement à moi, c'est tout à fait le genre à réfléchir avant d'agir, à peser, à construire, toutes ces conneries... Pur masochisme!...

Au moins je re-écris; c'est toujours ça.

Mercredi 28/11/84

Pons. « Je ne me sens proche d'elles que lorsque je les quitte, monologue le personnage principal de *Boys meet girls* de Carax » ... Il photocopie ses lettres d'amour et n'aime que les premières fois... D'après R.J., ce rôle m'aurait beaucoup mieux convenu qu'à l'acteur choisi qui, d'après lui, est très laid et qui, d'après Fred, joue mou... Moi non. Je ne trouve pas. Pas du tout. Au contraire, j'admirais déjà Denis Lavant quand il avait la responsabilité du club théâtre de mon lycée...

Mes petits drames avec Marie ne durent pas assez longtemps pour me permettre de les exploiter correctement, d'en noircir des pages, ou d'en tirer une substantifique moelle... En me demandant de venir dormir chez elle, Marie coupait court à toute utilisation possible de ce chagrin d'amour naissant... Je rigole, je frime, mais je préfère ça quand même... Pas vraiment envie de souffrir en ce moment. Besoin de tous mes esprits

et de tout mon temps, pour quelques mois encore, afin de me consacrer entièrement à la musique... Quitte à ce que, comme je peux m'en rendre compte, ce journal en pâtisse... Mais pas le moment de foutre la merde dans l'organisation de mes saisons... et nous sommes encore loin des ruptures de printemps...

Longue conversation, ce matin, dans le but d'amener Marie à admettre la nécessité de ce journal pour la survie de notre amour...

« Elle ne comprenait pas que, ayant connaissance de mes défauts, je ne veuille pas les corriger. Mais ces défauts font partie intégrante de moi. Je vis comme si j'écrivais ma propre biographie. J'aurais l'impression de tricher avec le lecteur si je les camouflais »... *Boys meet girls.*

Jeudi 29 novembre 1984

Anaïs, la petite sœur de Fred, cette chère Anaïs, m'appelle à l'Agence :

- Olivier ?
- Moui...
- C'est Anaïs, la petite sœur de Fred...
- Oui. Je n'en connais pas d'autre... Que me vaut ?
- Hein ?
- Que me vaut le plaisir de t'entendre ?
- J'aimerais bien te voir...
- Gasp! Comme ça ?!
- Oui...
- Et bien... Heu... Je ne sais pas, moi... Tu as cours tous les jours ?
- Je n'ai pas cours le mardi après midi...
- Ok. Je passe mardi...

Quelle jeunesse! Je me souviens lui avoir dit, lors de mon unique tentative envers elle, que si jamais elle changeait d'avis un jour... Et bien il semble que ce moment soit arrivé... Merde!... La conne!... Me v'là beau!... Si on ne peut plus rien dire!

Bon. On verra ça mardi.

Mardi 4 décembre 1984

Savage in love, pièce de Sam Shepard, vendredi, avec Marie et Igor, sur la décomposition de l'amour : superbe.

Impossible, par contre, de me rappeler de ce que j'ai pu faire samedi... Je cherche, je cherche... Rien, sans doute... J'ai dû travailler mon piano... Fred m'a rejoint pour dîner à l'Agence... Nous n'avons pas parlé de sa sœur... Ah! Ça y est! Je suis allé répéter avec un nouveau groupe, genre Beach boys; aucun intérêt.

Dimanche, exposition d'Helmut Newton avec Marie... Début de soirée un peu tendu (on dirait un horoscope...) et deux films avec Mitchum à la télé.

Hier, Thierry avait décidé de venir me faire chier... Je pense pouvoir craquer dans peu de temps...

Et enfin Anaïs, aujourd'hui... Longue et éreintante conversation pour arriver à se dire que, finalement, nous n'avions ni l'un ni l'autre envie d'une histoire ensemble.

Jeudi 6 décembre 84

Je recommence à regarder un peu autour de moi... Cela reste encore accidentel et rare mais je sais, par expérience, ce que ça laisse présager... Donc, rien pour l'instant mais la renaissance de mon intérêt ne devrait pas trop tarder à donner ses fruits...

Je vais, malheureusement, beaucoup trop bien en ce moment pour avoir quoique ce soit d'autre à raconter.

Lundi 10 décembre 84

Musique, musique et musique. Je n'arrête pas. Six répétitions par semaine, dans quatre styles différents... Mort de fatigue...

Sinon tout va bien, beaucoup trop bien pour ce journal... Marie et moi sommes aux petits soins pour notre amour, nous balançant à qui mieux mieux de grandes déclarations en travers de la gueule...

Vendredi 14 décembre 84

Petite dispute, hier soir, avec Marie. Je n'avais pas envie de céder, elle non plus. Réconciliation – fausse réconciliation, réconciliation forcée, parlons plutôt de trêve ou de cessez-le-feu, paix verbale pour raisons pratiques, matérielles – un peu plus tard par téléphone. Je ne ressens pas de réel besoin de la voir en ce moment. Ni elle, ni qui que ce soit d'autre. Je goûte à l'extrême mes rares instants de solitude, à

tel point qu'un geste banal comme celui d'allumer la radio devient une de mes plus grandes source de plaisir... Me nourrir aussi...

Anaïs m'appelle. Elle n'a rien à dire et ne sait pas pourquoi elle appelle. Moi non plus. Je lui promets de lui faire signe la semaine prochaine...

- Quand, exactement ?
- Je ne sais pas... la semaine prochaine.
- Ok... Quand tu voudras...
- C'est ça, à ce moment-là...

Elle redouble ses attaques malgré notre mortelle rencontre... S'y serait-elle moins ennuyée que moi ? Elle veut, mais je ne veux plus; classique logique amoureuse... Peut-être me suis-je un peu trop fait mousser à ses yeux... Comment échapper au ridicule quand elle s'informe de la publication de mon livre (sic) ou de la sortie de mon disque...? J'ai un oncle qui s'amusait à ça quand j'avais 15 ans; un ou deux ans et quelques déceptions plus tard, je m'appliquais à l'éviter...

Lundi 17 décembre 1984

Une immense nostalgie m'assaille de toutes parts...

Vendredi 21/12/84

Journée Iseult à la radio... Toutes nos chansons d'été idiotes, et le soleil en prime... Iseult, déjà un souvenir... Un extraordinaire souvenir... Je t'aime, mon amour... A très bientôt j'espère...

Pourquoi cette peur de l'acte présent alors même que je sais qu'il me libérerait pour les années futures?... Pourquoi craindre une mauvaise demi-heure d'explications suivant un « Va te faire foutre » adressé à Thierry, quand je sais que cela peut m'en débarrasser définitivement?... Vivre au présent est, certes, un but louable, mais aujourd'hui c'est encore une horreur...

Dimanche 23 décembre 1984

« (...) Comparez un homme charitable à un ascète; le premier sauvera de la mort quelques familles par ses bienfaits; le second fait bien

d'avantage : il sauve de la vie des générations entières. » *Lou*, Roland Jaccard.

Jeudi 27 décembre 84

Grippé, crampé, enrhumé... Je vais mal... Et demain Betty!... Qui va se sauver en courant quand elle me verra dans cet état... Qu'importe; je ne désire rien.

Noël tragique chez Clara et Yvon quand ce dernier, saoul, veut se jeter sur moi pour me casser la gueule... Une vieille histoire d'argent, une basse jamais payée, une transaction d'il y a quatre ans... Son couple est dans la merde; il se rabat sur ce qu'il trouve...

« Etre économe de son mépris en raison du grand nombre de nécessiteux », Schopenhauer.

Vendredi 28 décembre 1984

Je ne m'attendais à rien; je ne pourrais donc être déçu... C'est du moins ce que je devrais me dire... Chez Betty, il y a sa mère que ma visite n'a pas l'air d'emballer... Un quart d'heure de blabla dans sa chambre de jeune fille – qu'elle partage avec un petit frère... Lits superposés, électrophone en plastique, 45 tours de lycéenne, photo de Maryline, nounours... Rien de bien personnel en fin de compte... Et puis la mère qui arrive, qui entre sans frapper, espérant nous surprendre, qui lui demande d'aller faire des courses, me signifiant ainsi qu'il serait temps de déguerpir, et fissa. Bon. Encore quelques anodinerries sur le pas de la porte et puis deux bises, une sur chaque joue...

- C'est tout ?
- Je ne peux pas...
- Tu ne peux pas quoi ?
- Je n'arrive pas...

Vague réminiscence d'une colonie de vacances en Suisse où j'en pince pour la fille de Daniel Hechter... mais je suis parti tellement souvent en colo, entre 4 et 13 ans, que je finis par les confondre un peu toutes...

13 h. Je vais voir *Reuben, reuben* sur les conseils de R.J... « Il n'y a guère d'aphrodisiaque plus puissant que l'innocence, y déclare Tom Conti... »

Dans la salle, une jeune fille aux longs cheveux et aux yeux très fendus, déjà repérée dans la queue, s'installe, alors que je suis au deuxième rang et que la salle est pratiquement vide, juste devant moi... Elle doit être la cinq ou sixième croisée ces derniers mois à m'en rappeler une autre, plus ronde et plus provocante, rencontrée je ne sais où, je ne sais quand, mais dont ma mémoire a superbement photographié le visage, une autre avec qui j'ai dû suffisamment converser pour que son regard reste gravé en moi...

17 h. Une jeune lycéenne, à l'autre extrémité de la terrasse du Rostand, se déhanche totalement afin d'observer si je m'intéresse à elle pour, ensuite, s'empresser de faire part à ses copines « m'énerve ce type à me regarder comme ça!... ». D'où je me trouve, je n'entends rien, bien sûr, mais il y a peu de risque que je me trompe...

Je suis plutôt bouleversé par les premières pages du *Femmes* de Sollers... très ravigotant...

Anaïs, cette nuit, au téléphone, vers 1h30... A mes Allô, d'abord, elle ne répond rien... Je ne sais pourquoi je me doute que c'est elle, alors j'attends. J'attends jusqu'à ce qu'elle parle enfin pour me dire qu'elle n'espérait pas me trouver... Inconscient humour téléphonique... Je raccroche, tente de me rendormir... Re-téléphone, re-Anaïs encore...

- Tu crois que je me fous de ta gueule ?
- Non, mais je dois me lever tôt demain.
- J'aimerais bien te voir...

Décidément, c'est une manie... Je lui dis ne rien vouloir de sérieux entre nous. Elle approuve mais veut quand même...

Dimanche 30 décembre 1984

A Marie qui demandait si je me méfiais d'elle : « Bien-sûr! La méfiance est un trésor de bienfaits... C'est la chicorée du couple! »... Je ne vois pas trop ce que j'ai voulu dire par là mais bon, sur le moment, ça m'a fait rire. Elle, moins...

Guère envie de voir Anaïs...